

HENRI FLEISCH

(Beyrouth)

Les grammairiens arabes et la grammaire*

Il s'agit de considérer l'attitude, le comportement des grammairiens arabes, en face de leur langue arabe, pour en constituer la grammaire. Ceci est d'importance pour comprendre leur œuvre.

D'abord, pour eux, la langue arabe est la langue sacrée dans laquelle a été révélé à leur Prophète Mahomet le Coran, la langue dans laquelle a parlé Allāh: *qāla-llāhu lā tattahidū ...* (Coran, XVI, 53/51). Elle existait en Arabie avant la venue de Mahomet, par ex.: dans la Poésie des Arabes qui exprimait leur culture. Comment les Arabes l'ont-ils acquise? Cette langue est venue par des révélations successives; un texte du lexicographe Ibn Fāris (m. 395/1004-5) est instructif à ce sujet¹: "Quelqu'un pensera peut-être que la langue que nous avons montrée être *tawqif* est venue uniquement en une seule totalité en un seul temps. Or il n'en est pas ainsi, mais Allāh ... fit connaître à Adam ... ce qu'il lui plut de lui enseigner de ce dont il avait besoin en son temps et il s'en répandit ce que voulut Allāh. Ensuite après Adam ..., parmi les Arabes des Prophètes, il enseigna, Prophète par Prophète, ce qu'il voulut enseigner jusqu'à ce que la chose en arrive à notre Prophète Muḥammad ... et Allāh ... lui en a remis ce qu'il n'avait remis à aucun avant lui, entièrement en plus de

* Auteurs cités: H. Fleisch, *Traité de Philologie Arabe*, I, Beyrouth 1961 et II, Beyrouth 1979, les deux cités: *Traité I* ou *Traité II*. En ce *Traité* (II, § 120 e) on trouve l'indication bibliographique des auteurs importants pour le *taṣrīf*; H. Fleisch, le *Taṣrīf selon les Grammairiens Arabes*, *Actes du 1^{er} Congrès Intern. de Linguistique Sémitique et Chamito-Sémitique* (Leiden, 1974) p. 292-304, cité *Taṣrīf*; H. Fleisch, *Observations sur les études philologiques en Arabe classique*, "Oriens", vol. 16, 1963, p. 134-144 cité *Oriens*; *Encyclopédie de l'Islam*, nouvelle éd. citée *EI*², du même, les articles: *I'rāb*, *Iṣtiqāq*

¹ *al-Ṣāhibī*, éd. de Beyrouth (1382/1963); on y trouve (p. 33, l. 7-15) le texte arabe dont la traduction française est reproduite de "Oriens", p. 136, ce texte arabe est aussi cité et commenté (p. 135-137).

ce qu'il connaissait bien de la langue précédente et ce fut fini". Ainsi la plénitude de la révélation de la langue arabe s'est trouvée réalisée dans le Prophète des Arabes Muḥammad par révélation divine, à lui spéciale, et ce fut fini: la révélation de cette langue était close. On comprend alors l'expression *wahy wa-tawqif* littéralement: "révélation et arrêt".

Il y eut ceux qui expliquaient l'origine du langage par *iṣṭilāḥ wa-tawāḍu'* "institution et convention"². Mais leurs discussions sont restées spéculatives; du moins les grammairiens en renom, qui ont créé la grammaire des Arabes et dont les œuvres ont été conservées sont des partisans de la langue arabe, langue révélée. Même Ibn Ġinnī (m. 392/1001-2) qui fut très attiré par les arguments présentés en faveur de "institution et convention" s'avoua finalement incapable de se décider (voir *Traité*, I, p. 37 et les références). Il fut un fervent disciple de Sībawayhi et toute son œuvre a été dans la pure ligne baṣrienne.

A cette langue révélée, il était inutile de chercher un antécédant dans les langues précédentes, duquel elle aurait dérivé. L'idée ne leur est pas venue à l'esprit, car elle aurait été une absurdité. Il n'y a donc chez les grammairiens arabes aucune notion de grammaire historique.

La langue arabe s'est donc présentée aux grammairiens arabes, toute faite, sur un même plan, statique, rigide. Leur première grammaire, du moins celle qui est parvenue jusqu'à nous le *Kitāb* de Sībawayhi (m. 177/793-4)³ a été un ouvrage de très grande valeur pour l'époque, mais ce ne fut pas une grammaire descriptive qui aurait montré les différents usages des tribus, mais le livre dont le monde arabe avait un besoin vital⁴, une grammaire normative: montrer comment on devait parler pour s'exprimer correctement selon la langue arabe authentique.

Les dépositaires de la révélation linguistique étaient les Arabes dans leur Arabie, les Arabes non contaminés en périphérie par les contacts avec les non-Arabes ou après les conquêtes par le séjour en ces pays soumis à leur domination. Ces vrais Arabes étaient eux les dépositaires fidèles.

Pour établir sa grammaire, Sībawayhi prit comme base ce qu'il y avait de plus excellent pour représenter la 'Arabiyya du désert, la langue arabe authentique:

² Voir H. Luce, *L'origine du langage d'après les grammairiens arabes* ("Arabica", 1963, p. 188-208, 253-281; 1964, p. 57-72, 151-187).

³ 'Abd Allāh Ibn Abī Ishāq mourut, très âgé, en 117 h (60 ans avant Sībawayhi, en 177); sa naissance doit se placer en 30-40 h. Il fut contemporain de al-Farāzdaq (né vers 20 h et mort vraisemblablement en 110 h). Il était un vrai grammairien, le premier que l'on connaisse. Sībawayhi le cite sept fois comme une autorité. S'il n'a pas rédigé, il avait dû déjà faire une exploration de la langue arabe sur une assez vaste échelle, posséder une terminologie (voir *Traité*, II, § 154 h) et laisser oralement (selon la coutume du temps) un enseignement grammatical assez développé.

⁴ Voir dans notre article *Arabe classique et arabe dialectal*, publié d'abord dans "Travaux et Jours", N° 12, 1964 et repris dans nos *Études d'arabe dialectal* (Beyrouth, 1974), pages 24 et 25 — pour le *Kitāb* de Sībawayhi, grammaire normative, voir p. 27 et la référence à W. Reuschel.

le texte coranique⁵, la Poésie qui se rattachait à la 'Arabiyya du désert⁶ et aussi les indications orales d'Arabes reconnus pour parler un arabe agrée: les *fuṣaḥā' al-'Arab*⁷.

Pour l'étude de leur langue, les Arabes ont réparti leur science philologique en quatre branches:

al-luġa concerne le vocabulaire en lui-même. Elle comprend la collecte de ce vocabulaire auprès des vrais bédouins arabes, soit directement dans les tribus, soit dans leur poésie authentique ou leurs proverbes et évidemment du texte coranique; la transmission (*naql*), transmission fidèle; son explication et son enregistrement dans les ouvrages lexicographiques.

al-naḥw suppose des textes ou du moins du langage *faṣīḥ* exprimé en phrases. Il a pour objet *al-'i'rāb*: la variation des différents *ḥarakāt* à la fin des mots: noms-adjectifs et verbes, selon les différents régissants ('*awāmil*), voir art. *I'rāb* de *EI*²; en d'autres termes, il étudie l'emploi des cas pour les noms-adjectifs et des modes dans les verbes, c'est, pour nous, la syntaxe.

al-taṣrīf se place entre les deux: *luġa* et *naḥw*. Il s'occupe du mot lui-même fourni par la *luġa* et support de la variation des *ḥarakāt*, objet du *naḥw*. Son objet propre est de déterminer la Forme (les Arabes disent: *wazn* pl. '*awzān* ou *binā'* pl. '*abniyat* ou *ṣiġa* pl. *ṣiyaġ*) à laquelle appartient le mot et de montrer comment il appartient à cette Forme, car des accidents peuvent voiler cette appartenance.

al-iṣṭiqāq reprend l'examen de ce mot même, mais l'envisage selon la relation d'origine, dans son *wazn*: '*uḥida min ...* "il a été pris de ...", voilà le renseignement qu'il donne, voir art. *iṣṭiqāq* de *EI*². Il peut être la science auxiliaire du *taṣrīf*, mais il est moins étendu que le *taṣrīf*, car il y a des mots pour lesquels il n'y a rien à dire au sujet de l'origine, car on ne leur trouve pas un *wazn* premier d'où leur *wazn* aurait pu être tiré, ainsi *ḥaġar* "pierre", *ġabal* "montagne". *al-iṣṭiqāq* ne peut être pratiqué que pour les mots arabes, à l'exclusion des mots étrangers arabisés, quelque parfaite que soit l'adaptation du mot étranger au *wazn* arabe. Cet *iṣṭiqāq* arabe n'introduit aucune perspective historique dans l'étude de la langue arabe. Les rapports d'origine détectés font simplement partie de la langue révélée et sont donnés avec elle.

Comment les grammairiens arabes vont-ils constituer leur grammaire? Ils ignoraient nos notions générales de déclinaison, de cas, pour les noms-adjectifs; de conjugaison, de temps, de voix, de mode pour les verbes. Parmi les sciences grammaticales

⁵ On pensait (et je l'ai pensé) que l'arabe classique normalisé par les grammairiens de Kūfa et surtout de Baṣra était basé d'abord sur l'ancienne Poésie pré-islamique et secondairement sur le Coran. Une thèse de Doctorat de 3^e Cycle, soutenue à l'Université de Paris — Sorbonne (Lettres et Civilisations) le 12 Oct. 1973, m'a amené à penser autrement: la part du Coran est importante et pas du tout secondaire (voir "Bibliotheca Orientalis" XXXII, N^o 1/2, 1975, dans notre C. R. de W. F i s c h e r, *Grammatik des klassischen Arabisch*, pages 94 b, l. 36-95a, l. 14 et *Traité*, II, § 155 f-k).

⁶ Sur la limite plus précise de la Poésie ancienne agrée comme témoin de l'authentique 'Arabiyya, voir "Oriens", p. 138.

⁷ Ceci suppose que l'*i'rāb* était vivant, au moins chez certaines tribus, sinon dans toutes.

sus-indiquées deux seulement leur étaient directement utiles: le *taṣrīf* et le *naḥw*; ils ont donc analysé nom-adjectif et verbe selon les procédés du *taṣrīf* et du *naḥw*.

Comme il a été dit plus haut l'objet propre du *taṣrīf* est d'établir la Forme de chaque mot nom ou adjectif; ils y ont inclus aussi, prises individuellement, toutes et chacune des formations verbales où nous voyons la conjugaison (nous reviendrons sur ce sujet). A cet effet il fallait dégager dans ces noms-adjectifs ou ces formations verbales les *ḥurūf 'uṣūl*, les *ḥurūf* stables en eux-mêmes et dans leur ordre (nous disons les consonnes de la racine) et *al-ziyāda*, c'est-à-dire tout ce qui s'était ajouté pour constituer le mot ou sa formation dans son individualité. Ils n'ont pas parlé de préfixe ou de suffixe, ils ignoraient ces notions générales. Ils ont simplement figuré le résultat de leur recherche dans ce qu'ils appelaient *al-mitāl*; pour constituer celui-ci, ils utilisaient les *ḥurūf 'uṣūl* de *fa'ala* qui symbolisaient les *ḥurūf 'uṣūl* du mot ou de la formation en question et en ces *ḥurūf 'uṣūl* de *faṣala* ils inséraient les particularités qui donnaient réalité au mot ou à la formation étudiée, ainsi: *karīm* "généreux": *ḥurūf 'uṣūl: kāf, rā', mīm, ziyāda* de *yā' lil-l madd* après le *rā'*, *mitāl: fa'il*.

Il fallait connaître les différentes sortes de *ziyāda*. Mais d'abord les *ḥarakāt* ne sont pas une *ziyāda*: ils sont l'accompagnement nécessaire du *ḥarf* sur lequel ils s'appuient. Si un *ḥarf* est privé de son *ḥaraka*, s'il est *sākin* en termes arabes, il doit bénéficier du *ḥaraka* du *ḥarf* précédent, car sans *ḥaraka*, immédiatement après ou avant lui, le *ḥarf* ne peut exister. Le *mitāl* indique les *ḥarakāt* ou l'état de *sākin* pour les *ḥurūf* sans *ḥaraka*⁸. Ceci dit, il y avait trois *ziyādāt* importantes.

al-ziyāda li-l-madd constituée par l'insertion de '*alif, wāw, yā'*, tous *sākina* en l'occurrence, pour indiquer la prolongation de l'émission du son, d'après l'apparement du *ḥaraka* avec ces *ḥurūf al-madd* (voir *Traité I*, §49 b-c). Nous avons eu un exemple dans *karīm*.

al-ziyāda li-l-ma'nā "pour le sens", c'est-à-dire: pour ajouter un sens dans le cas considéré, par ex.: *al-zawā'id al-'arba'*, nous disions les quatre préfixes de conjugaison de l'inaccompli; le *hamza* de la IV^e F. '*af'ala*, le *nūn* de la F. *infa'ala*; l'*alif al-nudba* "l'alif de déploration", ajouté en fin de mot comme dans *wā-zaydā* "Ô pauvre Zayd!"

al-ziyāda li-l-'ilḥāq: celle-ci ajoute aux trois *ḥurūf 'uṣūl* un autre *ḥarf 'aṣl*; en conséquence le mot, de *tulāṭī* "trilitère" devient *rubā'ī* "quadrilitère". *li-l-'ilḥāq* indique une comparaison et voici comment: des mots comme *ḡa'far, dirham* ont été considérés comme un tout insécable, donc quadrilitère "par nature" si l'on peut dire; ainsi, pour les *ḥurūf 'uṣūl*, *ḡadwal* "ruisseau" est *mulḥaq* "rapportable" *bi-ḡa'far* "à ḡa'far", on dit aussi *ḡidwal*, dans ce cas rapportable à *dirham*; le *mitāl* est alors *fa'wal* pour *ḡadwal*, *fi'wal* pour *ḡidwal*.

Ces *mitāl* montrent le *wāw* inséré *li-l-'ilḥāq* après le '*ayn* (la 2^e cons. rad.) constituant la 3^e cons. rad. du nom quadrilitère et il montre ceci dans la comparaison à un

⁸ Comme l'écriture arabe ne manifeste pas habituellement les signes des *ḥarakāt* et du *sukūn*, pour l'explication du *mitāl fa'il* de *karīm*, il faudrait dire: *ḥurūf 'uṣūl kāf, rā', mīm, fath al-kāf* ou *kāf maftūḥa* (avec *fatha*), *kasr al-rā'* ou *rā' maksūra* (avec *kasra*), *ziyāda* de *yā' sākina li-l-madd* après le *rā'*.

nom quadrilitère "par nature": *ġa'far* à *mitāl fa'lal* et *dirham* à *mitāl fi'lal*, mais souvent pour établir une comparaison valable, il fallait s'aider de l'*ištiqāq* (voir *Taṣrīf*, p. 298 et 300); l'application du procédé pour détecter le verbe quadrilitère est plus claire (voir *Traité*, II, p. 464).

Ces trois *ziyādāt* sont très importantes; une quatrième l'est beaucoup moins, nous la passons ici sous silence (voir *Taṣrīf*, p. 299, l. 5-8).

Pour les noms-adjectifs, nous comprenons facilement que les grammairiens arabes aient voulu dégager le *mitāl* de chacun; mais pour l'organisation du verbe, à quoi leur servait d'émettre leur analyse comme ils l'ont fait? Ils n'aboutissaient à rien d'organique. A vrai dire, ils ne l'ont pas cherché: ils ignoraient les notions générales de conjugaison verbale, de voix, de mode, ils ont simplement continué à appliquer les procédés du *taṣrīf*, utilisés pour les noms: distinguer ce qui est *ziyāda* et ce qui ne l'est pas et figurer le tout dans un *mitāl*. Ils ont reconnu pour l'emploi un *māḍī* et un *muḍāri'* mais ils ont soumis, individuellement, toutes et chacune des formations que nous appelons des "personnes" à ce traitement du *taṣrīf*, par exemple: *'ahruġ-u* "je sors": *hurūf 'usūl: hā', rā', ġīm, ziyāda li-l-ma'nā* de *'alif* avant le 1^{er} *ḥarf 'aṣl*, connu en cette position comme l'une de *al-zawā'id al-'arba'*, *mitāl: 'af'ul-u*; le *-u* final ne concerne pas le *taṣrīf* mais le *naḥw* et particulièrement en ce *naḥw* le système de l'*i'rāb*. Tout y a passé et ils n'ont fait aucun regroupement; ils ignorent les paradigmes. Le regroupement qu'ils ont fait, mais purement formel, a été exécuté d'après la *ziyāda*.

I b n 'U ṣ f ū r al-Iṣbīlī (m. 669/1270-71) a donné encore dans *al-Mumti' fil-taṣrīf* (Alep. 1390-1970, 2 vol. à pagination continue), un ouvrage établi dans la pure tradition du *taṣrīf*. Pour les noms-adjectifs: *'abniyat al-'asmā'*: *al-tulātī al-muġarrad* (trilitère sans *ziyāda*), puis *al-tulātī al-mazīd* (trilitère avec *ziyāda*): *ziyāda* d'un *ḥarf*, *ziyāda* de deux *ḥarf*, etc. Ceci occupe l'ouvrage jusqu'à la p. 165; vient ensuite l'exposé concernant les *'abniyat al-'af'āl*; c'est un peu plus compliqué, car il fallait montrer les vocalisations propres au *māḍī* et les vocalisations correspondantes du *muḍāri'*, l'emploi comme transitif ou intransitif, les *mazīdāt* (les Formes dérivées), leur emploi. Ceci menait à la p. 197. On quitte alors l'exposé propre aux verbes: en effet, p. 201-294 on trouve un long chapitre qui traite des *hurūf al-ziyāda* mêmes et des cas où ils se rencontrent dans les pronoms, les noms, les verbes; tout ceci est exposé pêle-mêle sous chacun de ces *hurūf* qui sont: *lām, hā', sīn, hamza, mīm, nūn, tā', 'alif, yā', wāw*. Un cas spécial de *ziyāda* est étudié (p. 295-307): la *ziyāda* dans le *taḍ'īf* (gémation). Ensuite viennent les longs exposés sur l'*ibdāl*, le *qalb*, l'*idġām* (p. 317-727), dans les noms et les verbes sans les distinguer en sections spéciales. Pour terminer en fidèle baṣrien, l'auteur ajoute des *masā'il al-tamrīn* (p. 731-773)⁹.

Rien n'a été dit au sujet des voyelles finales et des noms et des verbes. Ceci a déjà été mentionné pour le cas de l'analyse de *'ahruġ-u*. Il convient de le rappeler: c'est une affaire d'*i'rāb* (et donc de *naḥw*) qui ne concerne pas le *taṣrīf*.

Voilà au 7^e siècle de l'hégire un livre de *taṣrīf*. Nous n'y reconnaissons pas ce que nous appelons une morphologie. L'exposé a été strictement formel et le

⁹ Sur ces *masā'il* voir *Taṣrīf*, p. 294-295.

grammairien arabe n'avait pour but que d'appliquer les procédés du *taṣrīf* à tout ce que nous appelons la matière morphologique: nom et verbe: dégager la *ziyāda* et la manifester dans un *mitāl*. Le résultat ne pouvait être que fondamentalement inorganique. L'impression d'émiettement s'aggrave encore par la dispersion de l'attention sur de nombreuses questions d'*i'rāb* et de *binā'* qui ne concernent pas le *taṣrīf*, mais qui étaient inévitables, car il fallait rendre compte de toutes les finales (voyelles ou terminaisons) des *wazn* et verbaux et nominaux qui, elles, relevaient du *naḥw* et en celui-ci de l'*i'rāb*. L'analyse du verbe est devenue une imbrication de *taṣrīf* et de *naḥw*, sans unité, déroutante et lassante pour un esprit européen.

Ibn al-Ḥāḡib (m. 646/1248-49) dans *al-Šafiya* fit faire un progrès, quand il voulut inclure, dans la considération des *wazn*, leur destination, il a dit *al-ḥāḡa* "le besoin" pour lequel ils avaient été institués. Ainsi plusieurs *'abniyat* qui contenaient *al-ziyāda li-l-ma'nā* purent recevoir un nom approprié à chaque cas: les *'abniyat* avec *mīm zā'ida* devant les troits *ḥurūf 'uṣūl* furent *ism al-makān wa-l-zamān* ou *ism al-'āla* avec *yā' zā'ida* après le 2^e *ḥarf 'aṣl* (*mitāl fu'ayl*) fut le *taṣḡīr* "le diminutif", etc. Le *taṣrīf* pouvait recevoir un commencement d'organisation en chapitres distincts; mais la matière à traiter resta la même: les constituants formels de tous les *'abniyat* à dégager selon la *ziyāda*, en tenant compte (d'après les *ḥurūf 'uṣūl*) de: *badal*, *ḥadḡ*, *taḡyīr bi-ḥaraka aw sukūn*, suivant la systématisation des opérations, établie par Ibn Ğinnī (voir *Taṣrīf*, p. 301), pour présenter finalement le *mitāl*. Ceci laissait le *taṣrīf* dans une organisation encore très imparfaite.

Pour nom et verbe, nous n'avons pu, ici, faute de place, entrer dans la question de l'*i'rāb*. On pourra se renseigner rapidement à son sujet par le *Traité*, II, § 120 a-c et compléter avec les références données, particulièrement l'article *I'rāb* de EI²; voir aussi notre article: *La Méthode des grammairiens arabes dans l'analyse du verbe* (Leiden, 1974), p. 128-136, *Mélanges Armand Abel*.

Les grammairiens arabes, ceux qui ont fondé la grammaire arabe et leurs continuateurs immédiats ont travaillé avec les moyens dont ils disposaient: ceux que leur suggérait leur réflexion sur leur langue. Posséder une grammaire était devenu, pour les conquérants arabes, une nécessité vitale, comme il a été dit plus haut (p. 2); sous l'aiguillon de cette nécessité, ils sont arrivés à créer rapidement un instrument valable mais compliqué. L'œuvre a été arabe, on n'y distingue pas de pensée grecque¹⁰. D'autre part, on voit combien il est vain de vouloir chercher dans cette œuvre des anticipations sur la linguistique moderne, structuralisme ou autre.

¹⁰ Dans le *Traité*, I, p. 23-26 a été étudiée la question de l'influence grecque sur les origines de la grammaire arabe et on voit qu'elle se ramène à quelques concepts initiaux aristotéliens que l'ambiance a pu fournir. C. H. M. Versteeg (1977) a repris l'étude de la question et prétend à une véritable dépendance de la grammaire grecque. Sa thèse ne peut être admise (voir *Traité*, II, § 154 g-k).